



«IN MY HOUSE», PAR DIDIER LESTRADE



TOUCHANT DE PRÉCISION VOCALE ET DE DOUCEUR HARMONIQUE, «BALTIMORE», DE NINA SIMONE EST SANS DOUTE L'ALBUM AVEC LEQUEL LA CHANTEUSE APPARAÎT LA PLUS MUSICALEMENT SÉDUISANTE. L'ARTISTE Y EST UNE GRANDE DAME, DÉFINITIVEMENT.

De Nina Simone, on se rappelle surtout son grand caractère, ses caprices et ses colères, son isolement apatride. Une grande musicienne et chanteuse qui s'échappa de son pays pour plonger dans ses racines africaines et la culture européenne. Une déracinée par la faute des hommes et des agents, des maisons de disques et de la presse. Dans la musique noire, c'est une damnation courante. Chaka Khan, Grace Jones, Whitney Houston, nombreuses sont les grandes artistes qui ont été coupées du monde parce qu'elles étaient écartelées entre la vénération et la méfiance. Souvent, ces femmes ont vu les royalties leur échapper, souvent elles s'engageaient pour des causes politiques très radicales comme Nina qui a refusé de payer ses impôts américains pour protester contre la guerre du Vietnam. Elle fut pratiquement sauvée en 1987 quand *My Baby Just Cares For Me* devint l'hymne provisoire de Chanel, mais le reste de son héritage reste flou et méconnu du grand public. Les gens ne savent s'ils doivent la placer entre Myriam Makeba et Etta James. Forcément, la house lui offrira un hommage quand sa voix sera échantillonnée par le joli *Feeling Good* (*New Dawn*) de Virtue en 1994 (*Wired*), mais Nina, si elle avait découvert cette usurpation, aurait sûrement fait une crise de nerfs. YouTube nous permet désormais de la voir chanter au piano des classiques des années 60, avec ce regard absent et presque froid qui était le sien quand elle était concentrée dans la tristesse des chansons qu'elle affectionnait. *Baltimore* (CTI Records), en 1978, est différent. C'est un disque qui bénéficie imperceptiblement des dernières vaguelettes du tsunami disco. Superbes violons à la Chic, basses rondateuses, grande aristocratie d'une production basée sur la simplicité, l'album est le résultat d'une balance très fine entre le son d'une époque et les principes inébranlables de Nina. *Baltimore*, c'est surtout trois chansons, toutes sur la face A du vieux 33 tours où elle apparaît sur la pochette comme une autruche souriante à la Fendi. Et il n'y a pas

d'autruchophobie dans cette comparaison, elle avait juste ce type de joie *struthio camelus australis* ce jour-là, c'est tout. Composé par Randy Newman, *Baltimore* est l'hymne d'une cité, mais une ville dure à vivre, qui s'essouffle sans soubresauts, l'opposé de la description déjantée qu'en fait John Waters. Il s'agit d'un reggae light qui n'a gardé en filigrane que sa rythmique pour devenir un morceau de funk moussieux qu'on pourrait toujours jouer dans un club intelligent. *Everything Must Change* est un autre classique philosophique qui parle de colibris qui volent. Progressivement, l'auditeur prend place au centre d'une ambiance musicale qui prend

«BALTIMORE» EST UN DE CES DISQUES QUI S'ÉCOUTENT EN CHANTONNANT TOUT SEUL QUAND ON CUISINE UN PETIT PLAT OU QU'ON PRÉPARE UNE VINAIGRETTE.

les contours d'un testament. Nina a alors 45 ans, un moment où l'autre versant de la vie pointe à l'horizon et quelque chose lui dit vaguement que ça ne sera pas facile. Son autorité, face au piano, est désormais forgée au plus profond de son inconscient, elle a tout digéré du jazz dont elle est issue. Sa voix possède cette fréquence de basse qui se marie si bien avec les notes presque nasillardes de son registre plus aigu. Elle est au sommet de sa carrière. Quand *My Father* apparaît à la fin de la face A avec ses nappes de pianos tressées l'une à l'autre comme dans un vieux dub de Frankie Knuckles, avec ces violons qui s'échappent, ces paroles lentes qui parlent d'une Nina Simone qui serait enfant, on tremble alors de partout. Sa diction est parfaite, on comprend chacun de ses mots qui parlent de la Seine, de l'Ohio, de Cheyenne et d'anges. Si vous sentiez une curiosité à l'égard de Nina Simone, ce serait cet album qu'il faudrait chercher. Mais il serait réducteur de faire croire que sa tonalité générale est mélancolique. *Baltimore* est un de ces disques qui s'écourent aussi en chantonnant tout seul quand on cuisine un petit plat ou qu'on prépare une vinaigrette. Il possède cet entrain, cette richesse confortable, c'est comme si des bougies s'allumaient sur la table. Il suffit de ne pas couper d'oignon, cette fois-ci, on pourrait pleurer.

